

ABSTRACT

Quoi qu'il arrive : Une ode à l'avenir

Jonathan Wu

Director: Holly Collins, Ph.D.

The road through medical school towards practice in the field of medicine is a long and arduous journey, with plenty of challenges in addition to the burden of the course load. Many studies focused on burnout in medical school have found that many external factors, including the exposure to suffering and the influence of significant life events, contribute heavily to the stress that a medical student faces. Given this limited but growing base of knowledge, the looming figure of medical school is often uncertain, frightening, and exciting as prospective medical students study the prerequisite coursework and participate in various extracurricular activities that will best prepare them for the road ahead. In this novel written in “standard” French, the plot follows a young medical student during his first year of medical school, where he meets another young man by the name of François. The development of their relationship and the consistent revelation of the protagonist’s own thoughts throughout the story show conflict and character in the face of what can occur outside of the classroom. As an intellectually inspired, expressive piece, this story examines some of the common hopes and fears experienced by many of the individuals who hope to contribute to the medical field as the next generation of physicians.

APPROVED BY DIRECTOR OF HONORS THESIS:

Dr. Holly Collins, Department of Modern Languages and Cultures

APPROVED BY THE HONORS PROGRAM:

Dr. Andrew Wisely, Interim Director

DATE: _____

QUOI QU'IL ARRIVE : UNE ODE À L'AVENIR

A Thesis Submitted to the Faculty of
Baylor University
In Partial Fulfillment of the Requirements for the
Honors Program

By
Jonathan Wu

Waco, Texas

May 2021

TABLE OF CONTENTS

Préface	iii
Remerciements	v
Chapitre Un : Le début	1
Chapitre Deux : Pour qui vis-je ?	10
Chapitre Trois : Lettre à Alaina	16
Chapitre Quatre : Après les cours	19
Chapitre Cinq : La cérémonie des surnoms	28
Chapitre Six : Bagarre	32
Chapitre Sept : Encore une lettre	36
Chapitre Huit : Une soirée malheureuse	38
Chapitre Neuf : La vie est dure	47
Chapitre Dix : Le marché sans visage	53
Chapitre Onze : Enfin	56
Bibliographie	58

PRÉFACE

Le roman ci-dessous suit l'histoire d'un homme qui veut devenir médecin, du début de sa formation médicale jusqu'à la fin de la première année d'études. J'ai décidé d'écrire ce roman pour examiner mes propres motivations à devenir médecin. D'une part, c'est un roman intellectuel, écrit à l'aide de sources académiques, soumis et évalué. D'autre part, c'est l'expression d'un esprit et un projet créatif.

Aux Etats-Unis, on commence à chercher chez les futurs médecins des traits qui vont au-delà de l'intelligence et des réussites scolaires. On cherche de l'empathie, de la compassion, du bénévolat, parmi d'autres traits importants. Je suis tout à fait d'accord avec ce mouvement. Vu que dans le passé on a utilisé « la médecine » pour des péchés absolument horribles (par exemple, l'étude de Tuskegee sur la syphilis et les expériences des Nazis), il est important qu'on cherche des médecins qui vont travailler pour le bien de l'humanité.

Le problème avec une telle emphase sur ces caractéristiques est qu'on ne peut jamais en être absolument sûr. C'est-à-dire qu'on ne peut pas les quantifier. On peut poser des questions, on peut examiner les activités extracurriculaires, mais il s'agit d'une approximation. Vu que les étudiants qui savent qu'ils veulent s'inscrire un jour à la faculté de médecine sont conscients du fait qu'il faut être « candidat parfait », ils savent ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire. Et cela mène à ce que je crois sur ce sujet. Je voudrais penser que je suis un candidat très fort pour la faculté de médecine, que je suis ce qu'on cherche pour une nouvelle génération de médecins aux Etats-Unis et même du monde. Je sais ce que je pense, et je sais que je poursuis la médecine pour de « bonnes raisons ».

Mais pour les autres, il faut se méfier un peu de leurs motivations. Il n'est pas possible qu'ils soient aussi corrects que moi. Ils poursuivent la médecine pour de « mauvaises raisons », mais moi, je suis tout à fait saint.

Au début, j'ai trouvé l'inspiration pour cet œuvre dans la vie de Papa Doc. Un chef d'état tyrannique, il a terrorisé le pays d'Haïti avec ses Tontons Macoutes. Il a fait tuer et torturer ses adversaires politiques jusqu'à sa mort en 1971. Mais avant ce régime de terreur, il avait commencé sa carrière comme médecin. Avant la politique, il a aidé les gens pauvres en Haïti, et ses patients l'ont adoré. Il a bien mérité son surnom « Papa Doc » pour ses bonnes actions. En fin de compte, pourtant, le monde se souvient de son héritage en tant que dictateur. Comment est-ce possible qu'un tel homme qui prend soin des malheureux devienne un tel monstre ?

En fin de compte ce roman est une enquête sur soi. J'ai essayé de mettre en sourdine toutes les distractions potentielles dans l'intrigue, mais bien sûr il fallait inclure certaines choses comme le cadre et les personnages. Mais ni le cadre, ni l'antagoniste principal, ni le protagoniste ne sont essentiels pour le message que je veux transmettre. On peut enlever tout et ce qui reste est pareil. On dit que « le pouvoir corrompt » mais je pense qu'on peut dire également que le pouvoir attire, surtout à propos du domaine de la médecine. Donc, quelles sont mes motivations, et sont-elles forcément plus justifiées que celles d'autrui ? Au fond de moi-même, j'aimerais penser que c'est vrai, que mes motivations sont pures. Et peut-être que j'ai raison quelquefois. Mais je ne peux pas toujours en être certain. J'examine ce thème, ce conflit de moralité dans ce petit roman. Merci de votre attention, et j'espère que vous l'apprécierez.

REMERCIEMENTS

Je voudrais reconnaître le soutien de ma conseillère Mme Collins depuis le début de ce projet, ainsi que la faculté entière de la belle langue française de l'Université Baylor. Sans ces professeurs, je n'aurais ni les compétences ni la confiance d'écrire un roman en français.

Je voudrais également reconnaître le programme d'honneur et la résidence « Honors Residential College ». Les idées abordées sont les résultats de la formation et les conversations que j'ai eues à travers ces expériences.

Enfin, ces remerciements ne seraient pas complets sans mentionner mon amie Alaina, dont l'avis a changé la direction principale de l'intrigue entière. Si tu lis ce roman, j'espère que tu le trouveras moins déprimant que la version que j'ai partagée avec toi auparavant.

CHAPITRE UN

Le début

J'ouvre mes yeux. Le réveil sonne. La pendule me dit qu'il est 6h du matin, qu'il est l'heure de me lever. Un peu trop tôt, mais je ne me plains pas. J'ai de la chance de m'inscrire à la faculté de médecine. J'enlève la couverture et je me lève. Je me prépare un petit-déjeuner. Je me sens très bien ce matin. La première journée est toujours comme ça. Je me souviens de la première journée de l'école primaire. Depuis ces jours-là, j'ai beaucoup grandi, mais quand même les mêmes ressentiments perdurent. Le temps passe mais peu de choses change. La vie est marrante quelquefois.

Alors que j'entreprends la routine du matin, je réfléchis. À comment j'ai bien travaillé pour me trouver ici, aujourd'hui. À comment je compte soigner des patients. Je me sens très bien ce matin. Ma vie entière prend forme devant mes yeux. Je prendrai soin au plus haut niveau de chaque patient qui viendra me voir. Je me sens tellement fort en ce moment. Bien que je compte avoir des difficultés de temps en temps, je compte aussi pouvoir m'occuper de tout. On dit que la vie d'un médecin n'est pas du tout simple ni facile, mais je réussirai tout de même. Toute ma vie, j'ai surmonté pas mal de difficultés. Je travaille avec conviction et il n'y a rien qui puisse me résister.

Enfin je suis prêt à partir. Je respire à fond. L'air est frais, comme s'il voulait me souhaiter bonne chance avant de m'envoyer sur la route. La faculté ne se trouve pas trop loin d'ici. Je me mets à marcher. Il fait tellement beau aujourd'hui. Je me sens très bien ce matin. Alors, on y va.

J'arrive à la faculté. Les bâtiments ont l'air un peu plus imposants que ce à quoi je m'attendais. Mais ce n'est pas grave. Ce n'est que de la nervosité. J'essaie de respirer à fond comme toujours, mais la gorge me serre. Je me dis que j'ai tout mérité. Sans aucun doute je mérite une place ici à la faculté de médecine. Donc pourquoi ai-je une telle peur tout d'un coup ? La nervosité m'a complètement saisi. Je me trouve paralysé dans la cour, en plein air, devant tout le monde. Je crois que l'air de chez moi ne m'a pas souhaité assez de chance. Mon corps entier me pèse comme le béton des bâtiments qui me dominent.

--Eh, toi là !

Une voix m'atteint à travers la panique.

--Ça va, mec ?

Je sens une main sur mon épaule. La panique me lâche et l'air frais me remplit les poumons de nouveau. Je me tourne vers mon sauveur.

--Ben oui, ça va maintenant. Merci.

--T'es sûr ? La transpiration me dit d'autre chose.

Un homme me sourit doucement. Il me tend la main.

--Je m'appelle François. On y va ? J'ai hâte de commencer.

On se serre la main brièvement avant d'aller à l'intérieur. Il ne m'a pas demandé mon nom. Il doit avoir hâte de commencer, cet homme-là.

On est guidé vers une grande salle où tous les étudiants se sont rassemblés. Un grondement doux de bavardage baigne la salle, et l'anticipation est vraiment tangible. Je m'assieds à côté de mon nouvel ami François. Je regarde autour de nous. Il y a pas mal de gens. Qui sont ces gens-là ? De quelles sortes de famille, de quels types de milieu

viennent-ils ? Tous les visages ont l'air assez inquiet. Mais en même temps on peut ressentir l'espoir et la force qui viennent de ces futurs médecins.

--Attention ! Attention, s'il vous plaît ! On commence, déclare un petit homme debout à l'avant de la grande salle. Bienvenue à la faculté de médecine ! Nous sommes tellement ravis de vous voir pour la première journée de votre parcours comme médecins, et nous avons hâte de vous connaître.

Il fait une petite pause pour s'éclaircir la voix.

--Vous représentez l'avenir du domaine de la médecine dans ce pays et même au-delà. Nous sommes fiers de vous accueillir à la faculté de médecine. Vous avez tous travaillé très dur pour être ici, et donc nous avons hâte de vous aider à surmonter ce périple. Avant de continuer, je voudrais vous présenter les doyens et les directeurs qui vous accompagneront dans vos études.

Il fait un geste derrière lui. Je peux voir qu'il y a quelques personnes, mais j'ai du mal à voir leurs visages. L'homme continue son discours d'accueil, mais je ne l'écoute plus. De telles choses m'ennuient. Je doute que ce dont il radote ne soit de la plus haute importance. Je jette un coup d'œil à François. Il ne fait pas attention non plus.

--Tu t'ennuies déjà, je lui chuchote.

--Mais bien sûr. Ça se voit bien, hein ?

Il me sourit discrètement. Je fais attention au discours d'accueil de nouveau. On parle maintenant de la formation. Comment elle nous servira bien, comment elle est plutôt unique et à la pointe de la médecine moderne. L'homme continue avec son discours. Il évoque un proverbe chinois qu'il a probablement découvert dans un livre qu'il a lu. A-t-il dit chinois ? Ou peut-être africain ? Je n'en ai aucune idée. Il passe à

autre chose, et maintenant il essaie d'établir une analogie. Quelque chose avec le béton, la construction un bâtiment. Je n'entends que quelques mots entre les phrases vides. Murs solides. J'espère bien qu'on construit des bâtiments de murs solides.

Cela m'importe-t-il vraiment ? Peut-être. Une fois que je deviens un véritable médecin, peut-être que les détails de la formation m'importeront. Mais pour le moment, tout m'est égal. On respecte cet établissement, et cela est tout ce qui m'importe. C'est vrai que j'avais le choix d'étudier en Europe, et je crois qu'on respecte plus la formation européenne, mais en réalité je savais dès le départ que je ne voulais pas abandonner ma famille, ni cet endroit que j'aime.

Enfin l'homme finit son discours. Il nous remercie et nous renvoie à la visite complète du campus. Quelque chose qui m'intéresse. On se divise en groupes pour découvrir tout ce que le campus nous offre. Je reste aux côtés de François.

Mais il veut d'abord parler avec les administrateurs. On s'approche d'eux. Peu à peu, ils deviennent plus grands. Ils ont l'air géant. Je suis sûr qu'en réalité ce n'est pas le cas mais je suppose que la nervosité m'est revenue. Devant moi, François a l'air assuré, mais je remarque que ses mains tremblent un peu. Mais quant au reste de son corps, il semble prêt à se présenter à ces grands hommes. Moi, je ne suis pas aussi sûr.

Il y a déjà quelques étudiants qui ont la même idée que nous. J'entends parler des réussites dans le passé, des intérêts, des personnalités qu'ils ont rencontrées, tout ce qui me manque, il me semble. Un des grands hommes reste tout seul, et François décide que c'est lui qui va nous écouter.

--Bonjour, monsieur, lui dit François, mais l'homme ne répond pas.

L'homme agit comme si rien ne s'est passé. Il n'a pas dû entendre. Ce qui est bizarre, c'est qu'il n'est pas du tout occupé. Ce n'est pas comme s'il était en train de parler avec quelqu'un d'autre. Peut-être qu'il est sourd ? Malentendant ? François s'éclaircit la voix avant de réessayer.

--Excusez-moi, monsieur, dit-il d'une voix plus forte. Cette fois il attire l'attention.

--Ah oui, bonjour ! Je suis...

Il donne son nom mais je ne l'entends. Ce n'est pas grave. Je peux le lui demander plus tard.

--...je prends en charge les relations publiques et le bien-être des étudiants. Nous sommes tous vraiment ravis de vous rencontrer, dit l'homme d'une voix monotone.

Comme cette introduction est bizarre. Je veux lui demander ce que cela veut dire exactement le « bien-être des étudiants ». François a le regard vide pendant quelques secondes. Évidemment il est également choqué d'avoir reçu une telle réponse.

--Enchanté, monsieur. Je m'appelle François. J'ai très hâte de commencer mes études, dit-il avec un sourire chaleureux.

Cet homme mystérieux ne dit rien pendant quelque secondes, comme s'il ne savait pas comment répondre. Son expression est vide. A-t-il besoin d'un médecin ?

--Monsieur ?

--Oui ? Mais bien sûr. Nous sommes tous ravis de vous recevoir comme la nouvelle génération de médecins. Je vous encourage à faire un tour du campus. Il est tellement joli. Bon voyage !

Et tout d'un coup, c'est la fin de la conversation. Comme si le travail administratif lui avait fait oublier comment parler avec les gens. Une rencontre bizarre, surtout pour la première rencontre avec le personnel. On sort.

--Bizarre, non ? je dis à François. Il hoche la tête.

--Bien sûr. C'est comme ça les trucs marchent quelquefois. Tu veux faire le tour ?

--Oui, on y va.

Les couloirs ont une odeur particulière. Une odeur plutôt académique, je dirais. C'est difficile à expliquer. L'odeur de l'apprentissage en effet. L'apprentissage représente quelque chose de neutre si c'est le cas. Très neutre. Je suppose qu'on fait souvent nettoyer les couloirs et les salles. J'espère que j'apprendrais beaucoup dans ces édifices.

Vers midi, on fait une pause pour déjeuner. François et moi, nous nous trouvons avec quelques-uns du groupe de visite. On discute du campus, de la faculté de médecine et de n'importe quoi, plein d'autres choses.

--Moi, j'ai très hâte de gagner de l'argent pour être honnête, dit un membre du groupe. Depuis mon enfance, j'avais très envie d'avoir le respect de toute la ville. Vous savez ? On est tous intelligents, on était tous parmi les meilleurs de nos classes, et ben voilà ! On y est ! Moi je dirais que la médecine, c'est la profession la plus respectable du monde. Vous êtes d'accord ? C'est vrai ! Et c'est nous, les sauveurs futurs de nos compatriotes. »

Tout le monde fait la signe de la tête. Moi je ne suis pas trop d'accord avec ce type, mais je ne dis rien.

--Bien sûr ! ajoute un autre. Les médecins ont tout le respect. C'est un boulot très honorable, je pense. Mes parents m'ont poussé à devenir médecin. Mais maintenant, c'est

mon propre destin. Je la leur ai arrachée, cette idée de mon avenir, et j'ai forgé quelque chose de nouveau. Autrefois, je voulais être pompier, soldat, businessman. Je sais au fond de moi que j'étais toujours destiné à devenir médecin. Le sang qui coule dans mes veines, c'est le sang d'un docteur.

Il montre le creux de son bras où quelques veines ressortent fortement. Je ne savais pas que cela existe, le sang d'un docteur. J'ai vu le sang des gens de différents métiers, et il me paraissait qu'il était de la même couleur pour tous.

--Mais quelles conneries, hein ? lance quelqu'un.

On se tourne vers la voix. De petits rires s'entendent çà et là.

--C'est quoi le sang d'un docteur ? N'importe quoi, je pense.

--Hé, casse-toi, répond l'original. Il décide de se taire.

Il me semble qu'il y a pas mal de gens qui sont d'accord avec lui. J'ai du mal à être d'accord avec eux. Est-ce que tout cela représente les sentiments de tous mes camarades ? J'espère que non. Je ne dirais jamais ce genre de chose à personne. Alaina serait déçue.

C'est le tour de François.

--Moi, je suis là comme vous. La médecine est un moyen d'atteindre un but.

Toute ma vie, je voulais être le meilleur homme possible, si vous comprenez ce que je veux dire. Je veux être exceptionnel ! Comme personne avant moi !

Il prend une inspiration avant de procéder plus doucement.

--Je veux effectuer une vraie différence dans la vie des gens. C'est ça ce qui me dit le plus. Faire voir les aveugles, faire marcher les boiteux, faire entendre les sourds, voilà ce que c'est la médecine pour moi.

Un petit écart de ce qu'on venait de dire, mais ça me plaît plus que les autres discours. Plusieurs personnes semblent être d'accord aussi. Je reste silencieux, réfléchissant à ma conception de la médecine, au médecin que je veux être.

Après le déjeuner, François a plusieurs sympathisants. Il a vraiment déclenché un mouvement. Je ne savais que ses paroles avaient eu un tel effet sur les gens. On dirait que tout le monde veut l'écouter, que chaque mot qu'il dit est la parole de l'Évangile. Cet homme est incroyable. Si peu de mots, et tant d'influence. Cet homme est tout à fait exceptionnel.

Plus tard, je demande à François s'il croit vraiment ce qu'il a dit pendant le déjeuner.

--Tu me prends pour quelqu'un de mauvais, mon ami ? Eh oui, tu m'as eu, répond-il chaleureusement. Peut-être que j'exagère un peu. Mais c'est tout pour une bonne cause, tu vois ? Le soutien, les bonnes grâces de nos camarades, tout cela me servira bien. Je ne sais pas quand, mais il se peut que ces personnes-là me soient utiles un jour. Il s'agit de liens professionnels, je veux dire. Et toi, tu peux en profiter aussi ! Donc, t'inquiète pas. C'est pour avoir l'avantage, pour moi et pour toi. Tu me remercieras un jour.

Je lui souris et hoche la tête. Et il a raison, ce type que je ne connais pas encore. J'ai l'impression qu'il est un homme plein de mystères. Ses yeux sont vifs, joyeux, prêts à prendre le chemin tout de suite. On va être de bons amis.

On passe les prochaines heures sans quelque chose d'extraordinaire. Et voilà déjà la fin de ma première journée à la faculté de médecine. Tout cela s'est passé comme un rêve ? Presque, je dirais.

CHAPITRE DEUX

Pour qui vis-je ?

On est samedi. Il fait tellement beau aujourd'hui. Je vois des nuages au loin, mais rien de plus. François m'a invité à sortir avec lui pour déjeuner. C'était sympa, je pense. Il me donne l'impression d'être franc, intelligent, de bonne volonté. Qu'il exagère un peu quand il parle avec nos camarades, cela m'inquiète peu. Pour l'instant, j'ai hâte de lui parler, d'apprendre à nous connaître, de faire la connaissance de cet homme mystérieux qui m'a sauvé lors de mes premiers pas sur le campus de la faculté de médecine. Je l'attends au coin d'une rue animée, vive, bruyante. Le brouhaha des gens qui passent leurs journées comme je passe la mienne, quelque chose de vivant. Un grand amalgame tranquille de voix, de tâches quotidiennes, le va-et-vient comme la respiration d'une créature en repos mais qui ne dort jamais.

Après un certain temps, j'entends un cri derrière moi. Je me tourne vers le bruit perçant. Voilà François, à l'heure, avec un grand sourire. Il a l'air vraiment content, plein de vie, une nouvelle injection d'esprit à l'amalgame vivant de la rue. On se salue comme si on se connaissait depuis longtemps. J'ai un peu faim et lui demande s'il a une préférence.

--Eh bien, tu as envie de quelque chose en particulier ?

Il me sourit de nouveau. Comme s'il était fou, cet imbécile qui ne s'arrête jamais de me sourire depuis son arrivée. Je n'ai jamais connu personne si enthousiaste de me retrouver.

--Ben non. Rien me dit trop. Je te laisse décider.

--D'accord. On y va ?

Je lui fais un petit geste, et on se met à marcher. Je ne connais pas du tout ce coin de la ville, et donc on va probablement perdre pas mal de temps à chercher quelque chose à manger. Mais tout cela nous laisse plus de temps pour parler. J'avoue que ce type François, il peut être un vrai bavard. Il me parle déjà de ses projets après la faculté, ce qu'il pense de nos camarades. Moi je n'ai pas tendance au bavardage, aux commérages, mais je le laisse parler quand même. C'est plutôt intéressant d'écouter les pensées de ce type. Je pensais auparavant qu'il était un sacré personnage, et maintenant il me captive avec sa perspective, ce qu'il me confie. Ses observations m'étonnent un peu, comment il me raconte des choses, des traits des autres qui m'échappent, que je n'aurais jamais remarqués. Ce qui me frappe le plus, c'est l'équilibre de cet homme. Il parle beaucoup, ça c'est sûr, mais il est aussi bien évident qu'il fait attention aux autres, au milieu où il se trouve, à tout moment. La manière dont il décrit les situations, les gens avec qui il parle, ceux qui l'écoutent, c'est incroyable. Je me demande s'il est en train de m'analyser en ce moment.

Tout d'un coup, il se tourne vers moi avec un autre grand sourire.

--Et toi ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Je fais une petite pause. Et moi ? Qu'est-ce que je pense de quoi ? Est-ce qu'il veut que je lui raconte tout comme lui ? Comme il est franc, ce mec. On dirait même aimable, peut-être un peu cavalier. Moi je n'ai ni autant de chaleur, ni autant d'opinions. Il me semble que ce François, dès qu'il rencontre quelqu'un, il laisse une certaine impression. Je préfère laisser passer du temps avant d'avoir des opinions arrêtées.

Je jette un coup d'œil vers le ciel, pour éviter le regard de François. Les nuages s'approchent, et on dirait qu'ils se sont assombris depuis la dernière fois que je les ai remarqués.

Je reprends. En réfléchissant, il est clair que jusqu'à présent, on n'a pas passé beaucoup de temps à la faculté de médecine. On n'est que des petits bébés de médecine à ce stade, et je dirais qu'on ne sait encore rien, qu'on ne connaît encore personne. De plus, même si je sentais qu'on était de bons amis, moi et François, j'hésiterais à exprimer librement mes pensées avec lui. En réalité, je ne le connais pas bien du tout. Donc je lui réponds de manière honnête et prudente.

--En fait, j'ai pas encore d'opinions branchées. Ça ne fait que quelques semaines qu'on est à la faculté, n'est-ce pas? Il faut plus de temps pour connaître les autres, pour découvrir les bons types, les plus intelligents...

--Alors dis-moi, mon ami, il m'interrompt.

Je remarque qu'il m'appelle déjà « ami », comme si on se connaissait depuis toujours.

--C'est vrai que tu n'as encore pas de grandes opinions, me dit-il. Ou est-ce que tu as peur de les exprimer ? Je t'assure, tu peux me les confier. Je ne dirai rien à personne. C'est juste que je veux te connaître, qu'on se connaisse mieux. C'est tout.

--Mais c'est vrai. Je t'ai déjà dit, personne ne me frappe particulièrement, et jusqu'à présent j'ai l'impression qu'on n'a presque rien appris. Tu m'entends ?

Il ne dit rien pendant quelques secondes. Ses yeux dévoilent le processus complexe de son esprit. Peut-être qu'il a enfin trouvé une personne qui peut lui résister,

quelqu'un dont l'analyse ne se révèle pas facile. Mes réponses restent en dehors de son expérience.

François reprend son enquête.

--Je pense que je te connais bien, mon ami.

Absolument faux, mais je le laisse continuer.

--Si tu n'as rien à dire sur les autres, qu'est-ce que tu penses de moi ? Qu'est-ce que tu penses de toi-même ? Pourquoi est-ce qu'on se retrouve tous les deux à la faculté de médecine ? De quelle manière est-ce que nous sommes similaires ?

Il hausse les sourcils. Je ne m'attendais pas à ces questions. Ces questions commencent à m'énerver. Elles m'apparaissent comme indiscretes. Tout ce que je veux, c'est qu'il s'arrête de m'interroger. Au loin, un coup de foudre frappe le ciel, ma colère croissante transformée en lance de Zeus.

--J'aimerais que tu arrêtes de me poser des questions comme ça, lui dis-je d'un ton sec.

--Mais tu n'as pas répondu, il me supplie. Enfin, dis-moi, pourquoi est-ce que tu te lèves chaque matin ?

Comme ses questions sont débiles.

--Je vois que tu lèves les yeux au ciel, mais je suis vraiment sérieux. J'ai pas encore entendu un seul mot de ta bouche qui m'indique ce que tu penses de la vie. Tu évites mes questions. Normalement, ça me toucherait pas, mais avec toi, c'est différent. C'est bien évident que tu es intelligent, mais qui es-tu ? Je veux savoir ce qui se passe dans ce cerveau particulier.

Il montre ma tête. Ses yeux fixent les miens. Ils cherchent une entrée dans mon esprit, dans mon âme, mais jusqu'à maintenant ils n'ont rien trouvé.

--Mais, continue-t-il, je sais que toi, ta présence me plaît. T'es vraiment intelligent, mais quand même c'est pas suffisant. Je veux te connaître.

Il recule un petit peu.

--Je m'excuse. Peut-être que j'y vais un peu trop. Tu n'as toujours rien à dire?

Je n'ai aucun mot pour lui. Ce n'est pas qu'il m'intimide. Mais maintenant, au lieu de m'énerver, ce qu'il dit me fait penser. Qui suis-je, sous l'identité d'un étudiant en médecine? J'ai plein d'espoir pour l'avenir, mais est-ce que j'ai trouvé une motivation pour l'utiliser? Ai-je la volonté d'exploiter cette énergie de mon esprit pour quelque chose d'utile? Je cherche au fond de mon âme, de mon cœur, mais malgré mes efforts je ne trouve rien. Jusqu'à ce moment, il ne fallait pas y réfléchir. Auparavant c'était le but de m'inscrire à la fac, de devenir médecin qui m'a conduit là où je me trouve en ce moment-là. Mais évidemment ce n'est plus assez. Voilà devant moi, par une chance miraculeuse, une personne qui est déjà sur le chemin d'examiner des choses au-delà des faits et des chiffres du métier.

--Bon, non. Pas vraiment. Mais c'est pas de ta faute. C'est juste que je n'ai jamais pensé à ces trucs dont tu me parles.

--Ben alors. C'est normal. En fait ça ne fait qu'un mois que je commence à « chercher dans mon âme ».

En disant ces mots, il sourit et gesticule légèrement.

--C'est dur, non? On n'y pense pas assez, à mon avis. Que tu m'en parles, ça c'est super. Ça te dit?

Il montre du doigt un petit restaurant juste en bas de la rue. Je suis tout à fait d'accord. L'examen de conscience me donne faim.

Pendant qu'on est assis à table, en mangeant, je regarde le ciel. Les nuages se sont dissipés, et le bleu du ciel a l'air pur et tranquille.

Après le repas, rassasiés, on rentre chez moi. Je suppose que ma colère contre François, ce n'était que la faim qui me poussait vers un sentiment si fort. Maintenant je me sens beaucoup mieux. Je dirais même qu'on est plus proches, François et moi. Bien qu'il m'ait posé ces questions personnelles, ça m'a fait du bien aussi. C'est le genre de conversation qui fait réfléchir, où on développe les idées sur le sens de la vie, pourquoi on choisirait un métier comme médecin. C'est très important, de réfléchir à ces types de questions.

Je le regarde. On se promène tranquillement. Tout à coup, une idée me vient. C'est mon tour de poser des questions.

--François.

Il se tourne vers moi. Ses yeux scintillent dans la lumière du soleil comme s'il avait enfin choisi de me révéler qu'il est une créature des cieux. Il a l'air d'avoir toute la sagesse du monde en ce moment.

--Qui est la personne la plus importante dans ta vie ? Ou bien les plus importantes ?

Quelques secondes passent avant qu'il ne réponde.

--Je vois que c'est ton tour de m'interroger, me dit-il tout souriant. Eh bien, une question difficile.

CHAPITRE TROIS

Lettre à Alaina

Chère Alaina,

Tu me manques beaucoup. Pendant que j'étudie chaque soir, je me surprends à rêvasser. Je fais une petite pause pour écrire cette lettre. Ça fait longtemps depuis la dernière. On n'a pas parlé depuis un bout de temps.

Parfois je pense à mon enfance, et tu es toujours là. En face des difficultés, je me souviens bien du temps qu'on avait passé ensemble. Toutes les nuits quand tu restais avec moi quand j'en avais besoin, tous les jeux auxquels on a joué dans le salon, toutes les routes qu'on a traversées les fins de semaine. Ces souvenirs me donnent la force de continuer.

Malgré tout je suis là maintenant, à la faculté de médecine. La réussite la plus estimée de tous mes rêves. Tu dois bien t'en souvenir. Mes outils improvisés pour te faire les petits bilans de santé. Comme tu étais tellement patiente avec moi.

Sans toi, je ne pense pas que ce soit possible. Ta gentillesse, ton cœur plein de bonheur me conduit dès le moment où tu es partie. Ma sœur, si seulement je pouvais fermer les yeux, et que tu serais là. Pour que je puisse te faire des confidences, pour que je puisse te demander des conseils. Il y a tant à te raconter, tant à te demander. Mais pour le moment, je sais que ce n'est pas possible. Pour le moment je dois être fort tout seul, comme toi. Peut-être que tu te demandes : « Mais pourquoi faut-il que je sois là ? Tu n'as pas d'amis ? » Mais oui, tu as raison. J'ai des amis.

C'est vrai que j'ai trouvé quelques amis à la fac, mais de temps en temps j'ai du mal à croire qu'ils sont de bons amis. On ne parle pas de la même façon, et on ne pense pas de la même façon. Leurs valeurs sont différentes des miennes, des nôtres. Comment dois-je leur confier des choses si je sais que je ne serai jamais satisfait des réponses ? Leurs perspectives de la vie, de la médecine, du bien et du mal, je ne les partage pas, et toutes ces choses m'inquiètent. Je commence à me rendre compte que je ne trouverai personne qui puisse te remplacer dans ma vie. De plus en plus cela paraît une sorte de malédiction.

L'autre jour, on a disséqué des cadavres. Tu l'aurais détesté. Je suppose que c'est mon boulot maintenant. Comment on est devenus si différents, je sais pas. Si proches, mais si différents, nous deux. Mais le rapport entre nous, il n'y a rien de plus fort que ça. Peut-être que c'est exactement cela, c'est à cause de nos différences de caractère que notre relation est si forte.

Je veux te parler d'un ami en particulier. Il s'appelle François, et on s'est rencontrés le premier jour où j'ai mis les pieds sur le campus. Il m'a trouvé paralysé par la gravité de ce que j'étais sur le point de commencer. Tu sais bien que d'habitude je ne suis pas timide, la peur ne me saisit pas souvent comme ça. Donc tu comprends le mieux le fardeau de cette situation, le mal dans lequel j'étais tombé. Mais au lieu de toi, cette fois c'était cet étranger François qui m'a « sauvé ». Ce qu'il a fait pour moi, j'en suis reconnaissant.

On s'est retrouvés récemment pour le déjeuner. Tout allait bien. À première vue, au début, il était normal. Il n'était qu'un autre étudiant à la fac. Mais tout a changé quand il a commencé à me poser des questions. Ces questions m'ont frappé subitement,

m'ont pris par surprise. Personne ne m'a jamais posé ce genre de questions, même pas toi. J'ai l'impression que tu n'avais jamais besoin de me le demander, puisqu'on a passé tant de temps ensemble. Mais cet homme François, c'était comme s'il m'avait attrapé pour une interrogation. Je suis devenu vraiment stressé. Et de plus je n'ai pas pu bien lui répondre. Ce qui m'a frappé le plus pendant cet entretien, c'est que je ne me suis jamais mis en question comme ça.

Maintenant je lui fais confiance au moins. Son intensité soudaine m'inquiète un peu, mais dans l'ensemble ce n'est pas grand-chose. Si seulement tu étais là. Tu étais toujours si forte pour trouver des gens honnêtes. Tu pourrais me dire tout ce que je ne sais pas.

En tout cas, il est très intelligent, et comme camarade de classe il est un atout important. Je sais bien ce que tu me dirais. « Est-ce que c'est juste, ça ? Tu penses vraiment que ça c'est ce qui est bien ? » Je te promets que c'est le seul compromis que je fais. Il me faut beaucoup plus que tes conseils pour pouvoir réussir. Rassure-toi, je reste toujours conscient du bien et du mal, de ce qui est juste, de ce que tu voudrais que je fasse. Je t'écris de tout ça, n'est-ce pas ?

Je pose le stylo et je soupire. Quand le fardeau de la vie devient trop lourd, j'aime bien écrire des lettres à Alaina. Ma sœur aînée, le modèle idéal pendant toute mon enfance. En écrivant ces lettres, je trouve du réconfort et de la paix. Cela me permet d'exprimer toutes mes pensées, toutes mes peurs, tous mes sentiments. Toutes les choses que je ne révélerais jamais à personne. Personne sauf Alaina, bien sûr.

Je plie la feuille et je la mets dans le tiroir.

CHAPITRE QUATRE

Après les cours

Je trouve les cours magistraux vraiment difficiles. Surtout cette semaine, mais je ne sais pas pourquoi. Mes profs ne sont pas très intéressants, leurs conférences non plus. Mais en tout cas il me faut faire attention. Aux examens par exemple. Donc j'étudie comme je le dois. En effet j'étudie si dur quelques nuits que je perds du sommeil. C'est la vie. On ne réussit pas sans quelques sacrifices.

Les cours finissent tôt aujourd'hui. Je compte étudier avec le groupe. Je suis vraiment content d'avoir trouvé un groupe comme ça.

Mais ce qui me dérange un peu, c'est le fait que je suis toujours « l'ami de François ». Parmi ces gens-là, je vis dans l'ombre de François. Ce n'est pas complètement fou. C'est un grand personnage. Quand il arrive, c'est comme si la force de gravité passait du centre de la Terre à cet homme. Il devient vraiment le centre du monde entier, et l'univers entier prend forme autour de lui. Et ce que je remarque, c'est qu'il aime ça. Je remarque depuis quelques semaines qu'il adore l'attention. Je peux le voir dans ses yeux. Il paraît un peu trop prêt à se tourner vers ses fans quand il arrive. Mais de toute façon, il était la première personne qui m'avait parlé. De plus, il a réuni un petit groupe autour de lui et je crois bien que mes amis sont tous dans ce groupe. En effet, je n'ai pas d'autres amis à la faculté, et il est trop tard pour en trouver d'autres. Mais je pense pas que ce soit le pire groupe du monde.

On est chez Joseph. Assis partout dans le salon, on étudie pour l'examen qu'on passera la semaine prochaine. Le premier examen sur le chemin d'être médecin. C'est

incroyable comme le temps passe. J'ai l'impression que j'ai tant et si peu appris en même temps.

Je regarde tout autour de la salle. Tout le monde se concentre sur la matière. J'avoue que c'est vraiment plus que ce à quoi je m'attendais, ce qu'il faut faire pour réussir. Je pensais toujours que j'étais un étudiant exceptionnel. C'est ce que m'ont dit mes parents, mes profs, mes amis pendant toute mon enfance. Mais la faculté de médecine, c'est quelque chose de différent. Tous mes camarades étaient les plus exceptionnels. En parlant avec eux, je découvre que c'est un vrai choc pour nous tous. Ce n'est plus le cas qu'on peut être extraordinaires sans trop d'effort. Parfois il me semble que la formation est devenue le plus grand concours qu'on ait jamais vu. On est tous intelligents, et cela nous dérange un peu. Il y a pas mal de camarades dont j'ai parlé qui font déjà des efforts pour être en tête de la cohorte. Tout cela m'inquiète un peu. Pourquoi la formation doit-elle nous opposer ainsi ? Même si tous nos résultats dépendent des autres, je me demande pourquoi.

André lève les yeux de ses notes avec un sourire. Je ne savais pas que les études pouvaient être si drôles.

--Je vais faire une pause. Et de plus j'ai faim, et je peux pas étudier comme ça.

Quelqu'un veut m'accompagner ? »

En effet j'ai un peu faim. Je me lève.

--Moi, j'arrive, lui dis-je. T'as envie de fruits ?

--Bien sûr, mon pote. Tu fais vraiment attention à ta santé, hein ?

Il se lève et se dirige vers la porte. Il sort quelques pièces de sa poche.

--Combien as-tu ? me demande-t-il.

--Assez, je pense, je lui répons. Et vous autres, vous voulez quoi ?

Joseph et Jean-Baptiste veulent des oranges et des fruits de la passion. François ne demande qu'une pomme. André hoche la tête, et on part pour le marché.

Il fait chaud cet après-midi. Ce n'est pas insupportable avec le vent frais qui souffle parfois sur nous. Je me sens à l'aise sous le ciel bleu, comme si l'espace ouvert de l'univers m'appelait alors que je me prélassais dans la chaleur douce du soleil. Je respire à fond et je laisse entrer l'air pur pour remplir mes poumons. C'est ce genre de sensation qui me rappelle que je suis vraiment en vie. Avec la monotonie des études et de la routine, c'est quelquefois difficile de le savoir. Je me tourne vers André.

--Dis-moi, frère. Tu aimes tes études ?

--Ben, mais quelle question, ça ! Pourquoi tu me demandes ?

Je hausse les épaules.

--Par curiosité.

--Ah oui. Je les trouve plutôt difficiles.

--Moi aussi.

Un petit silence s'installe dans la conversation. On entend le bavardage de la ville, le vent, les voitures qui passent. Un chien aboie au loin. Après quelques instants, André brise le silence.

--Mais je suis pas là pour aimer les études, confesse-t-il. En fait je suis pas du tout là pour moi-même. Mes parents sont médecins, et je n'avais pas le choix.

Il me regarde. Il n'a pas l'air trop affecté.

--Mais je pense pas vouloir faire autre chose quand même. C'était simple comme ça. C'est une profession digne. On aide ceux qui en ont besoin, et de plus j'aime bien les

sciences et tout ça. Le boulot parfait, quoi. Mes parents m'ont toujours dit que je suis destiné à devenir le meilleur médecin de tous les temps. Et je les crois.

C'est intéressant quand on découvre les motivations d'autrui. Cela donne des perspectives personnelles qu'on n'a jamais considérées. Mais je ne peux pas m'empêcher d'être critique ou au moins d'être un peu jaloux. Voilà quelqu'un à qui on a tout donné. Il me semble de cette courte histoire qu'il n'a jamais pensé par lui-même. Mais au bout du compte on est tous les deux à la faculté de médecine. C'est inutile de s'énerver ainsi. Il n'avait pas le droit de choisir le travail de ses parents, ou de même choisir ses parents non plus.

Enfin on arrive au marché. L'odeur des produits frais nous touche le nez. On fait un tour du marché entier, cherchant des fruits.

D'abord, on achète des oranges. Je sens l'arôme frais, et ça me fait du bien. C'est tellement rafraîchissant ça, l'arôme des fruits frais. Je ne l'appréciais pas à sa juste valeur quand j'étais petit. On ne se rend pas compte de la complexité de la vie pendant l'enfance, mais ce sont ces choses qui font me rappeler et sourire. Ensuite, on cherche les fruits de passion pour Jean-Baptiste et Joseph. On a un peu de mal à les trouver. Je suppose que ce serait beaucoup plus facile si maman était là. Je me souviens bien des petits voyages au marché avec elle. Elle savait toujours où tout se trouvait. Mais voilà, enfin on les trouve. Tout près de là je vois des mangues et j'en prends quelques-unes. Et puis je me rappelle de chercher la dernière chose pour François. La pomme est vraiment un choix intéressant je pense. C'est si simple, j'ai du mal à croire qu'il n'y avait même pas de pommes chez Joseph. Mais on est là quand même, et donc on va en prendre.

Je me tourne vers André.

--T'as vu où sont les pommes ? Je les ai pas vues.

--Moi non plus. Par là-bas ? devine-t-il. Il montre du doigt. On y va.

Ça fait à peu près quinze minutes qu'on cherche et aucune trace de pommes.

Comme c'est intéressant ça. J'aurais dit au début que les pommes seraient le premier fruit qu'on trouve, mais on est toujours là au marché. Je jette un coup d'œil vers André. La frustration commence à se faire jour sur son visage. C'est évident qu'il n'a pas compté passer autant de temps au marché.

Enfin on tombe sur une vendeuse de pommes. Mais ces pommes-là me paraissent différentes. Je ne sais pas comment, mais j'ai un mauvais pressentiment.

--Les pommes te paraissent bizarres ? je chuchote à André.

Il me regarde d'un air sceptique.

--Non, elles sont bonnes ces pommes-ci. Achète-les et on se casse.

Ah oui. Il en a marre d'être au marché. Il ne veut que partir. Alors je les regarde à nouveau. Je suppose que c'est possible que j'ai la berlue. Je vérifie quand même.

--Ces pommes sont fraîches, madame ? je demande à la vendeuse.

--Mais oui, bien sûr ! elle me sourit. Je me les suis fait livrer cet après-midi en fait. Mon neveu, il est propriétaire d'un verger pas loin d'ici. Alors je vous assure qu'elles sont fraîches et de la plus haute qualité jamais vue !

N'importe quoi je pense. Mais je ne dis rien. Dans l'intérêt d'André et François, j'en achète cinq sans questions supplémentaires.

Merci madame. Bonne journée.

À tout à l'heure, monsieur. Bonne dégustation !

On est de retour après pas mal de temps. J'inspecte les pommes pour être absolument sûr. Elles sont solides, mûres, sans tache évidente. Mais j'ai vu quelque chose de mauvais à première vue.

--Tu t'inquiètes toujours, toi ? Laisse tomber enfin, André me dit. La vendeuse nous a dit qu'elles sont bonnes. Je les ai regardées aussi, tu sais. Arrête-toi de te soucier.

C'est décidé alors.

--Tu m'en veux ? J'ai vraiment pensé que j'ai vu quelque chose, lui dis-je.

--Non, pas de souci. C'est juste que tu t'inquiètes comme ça, mais évidemment c'était rien.

La réponse ne me convainc pas mais je laisse tomber. Je lui tends une mangue.

--Tu veux goûter ? J'ai entendu dire que les mangues sont bonnes en cette période de l'année.

Il l'accepte.

--En fait je n'ai jamais mangé de mangue. C'est sucré, ça ?

Il la regarde. Le fruit inconnu le captive. Et avant que je puisse l'arrêter, il croque dans la peau de la mangue. Pendant quelques secondes, je ne fais rien que le regarder. Ce qui vient de se passer m'a complètement choqué. Il voit mon expression et il me demande ce qui ne va pas.

--T'es pas censé manger les mangues comme ça. Tu dois l'éplucher avant de croquer dedans.

--Oh. Je ne savais pas, évidemment.

Je ne peux m'empêcher de rire.

--Ben oui. C'est pas grave. Voilà mon canif. La peau est assez épaisse. Tu peux couper des morceaux aussi.

Je lui tends le canif. Il épluche la mangue, et il coupe un petit morceau du fruit. Il me regarde comme s'il me demandait la permission.

--Bon, vas-y. Goûte-la.

Il prend le morceau, et immédiatement son visage s'éclaire.

--Mais comme c'est sublime ça ! Surtout sans la peau, me dit-il tout excité.

Je souris. Je suis vraiment content qu'il l'aime.

--Alors tu regrettes de ne pas avoir goûté avant, hein ?

--Mais oui, bien sûr ! Je suppose que mes parents n'ont pas pensé que c'était aussi agréable que ça. Je vais leur dire dès que je rentre chez moi.

On passe le reste de la petite promenade en mangeant la mangue. C'est vrai que c'est sublime, surtout après le travail dur.

On rigole et on rit pendant tout le chemin jusque chez Joseph. On entre et on annonce l'arrivée des fruits. Tout le monde se lève et afflue vers nous. Des sourires partout ; on dirait que le salon était vite devenu le site d'une vraie fête. Une pause tant attendue depuis quelques heures. On est tous fatigués, et voilà, le salut nous arrive sous la forme de fruits délicieux.

--Attention, les gars. J'ai une petite annonce à faire, André dit-il en s'adressant à tous les autres. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai mangé une mangue.

Personne ne dit rien. On le regarde avec des yeux vides pendant quelque temps. Tout à coup, tout le monde éclate en applaudissements.

--Bravo !

--Félicitations, mon frère !

--Voilà c'est Monsieur le Mangue !

On profite bien des fruits. On les prend, on les partage. Tout le monde est satisfait. Bon, presque tout le monde. Je remarque que François a l'air aigri. Il fait une grimace. Je vois une morsure sur la pomme qu'il tient en main. Ce n'est pas bon signe. Tout d'un coup je me rappelle mes soucis. Je savais bien qu'il y avait quelque chose de mauvais. Pourtant j'ai ignoré toutes mes inquiétudes. Et maintenant je suis l'imbécile. Je m'approche de lui.

--Ça va, frère ? Tu n'aimes pas la pomme ? je lui demande.

--Non, c'est dégueulasse en fait. Elle a un goût amer. Je peux pas manger ça.

--C'est pourri ?

--Non, je pense que non. Mais quand même il y a un problème avec ces pommes.

C'est dommage ça. J'ai gaspillé pas mal de fric sur ces pommes.

--Peut-être que c'est une seule pomme qui est pourrie. T'as goûté les autres ?

--Non, pas encore. Mais j'en veux pas. Je prends quelque chose d'autre.

Et bien c'est fini. François se lève et il se dirige vers la cuisine. Pas grand-chose, j'espère. Je le laisse, et je prends une orange. Comme c'est agréable, même après la mangue. On passe un peu plus de temps à nous reposer, à manger, et puis on se trouve tout concentrés sur la matière de nouveau. Après un peu plus de temps, François revient au salon. Il a l'air assez mécontent, mais personne ne lui demande pourquoi.

Jean-Baptiste brise le silence après quelques minutes.

--Hé, Monsieur le Mangue ! Une autre, s'il vous plaît !

--Ah, casse-toi, imbécile, André lui répond. Il lui en lance une.

Je soupire. Pas mal, cet après-midi. Pas mal du tout.

CHAPITRE CINQ

La cérémonie des surnoms

Quelques semaines ont passé. Les cours sont longs, les journées encore plus longues. Je reste en contact avec plusieurs amis d'enfance. Tout le monde a déjà commencé sa carrière, même une famille, et moi je fais toujours les études. Mais jusqu'à maintenant, je ne regrette rien. Le travail des médecins, c'est un métier noble, et il y en a très peu dans le monde qui le surpasse à mon avis. Ces vieux amis, je les laisse pour le moment. Pour ce que je fais, la récompense reste un peu lointaine de ces jours-ci, un bout de chemin un peu plus long. Mais quand j'y parviendrai, on verra que tout ce que je fais aura valu la peine.

Ce soir, on est chez Joseph encore une fois. Des fruits partout, on dirait une tradition du groupe. Heureusement, François a eu plus de chance avec les fruits depuis la première fois. Il croque dans une pomme, content comme s'il n'avait jamais eu une mauvaise expérience avec les pommes. Ce qui est plus intéressant est que je n'ai jamais encore revu la vendeuse. C'est comme si elle n'avait jamais été là au marché. Je me suis rendu au marché plusieurs fois, mais il n'y avait rien du tout à sa place. Parfois une autre vendeuse aveugle s'y établit, mais elle ne veut jamais parler de rien sauf des achats. Elle m'a dit de nombreuses fois qu'elle n'en a rien à faire de l'ancienne vendeuse. Tant pis. Quel mystère.

André a pris le surnom « Monsieur le Mangue », ou au moins c'est son surnom dans le groupe. Je peux voir dans ses yeux qu'il n'en est pas complètement content, mais

on l'utilise de plus en plus, et il y répond de plus en plus. Alors il me semble qu'il n'a pas vraiment le choix. Je suis assis juste à côté de lui aujourd'hui, et je me tourne vers lui.

--Tu aimes bien ton surnom ?

--En fait..., hésite-t-il. En fait non, pas vraiment. Mais j'imagine que je commencerai à l'aimer avec le temps. En tout cas, c'est pas le pire surnom du monde.

--C'est dommage ça. Je peux t'appeler par ton vrai prénom, si ça te plaît ?

--Ah non, c'est pas grand-chose. Du coup j'ai l'impression de vraiment faire partie de ce groupe avec ça. Tu comprends ?

Il ne me convainc pas. Pas du tout. C'est bien évident que son nouveau titre le dérange, mais dès qu'il maîtrise l'art du mensonge et du jeu, ça changera. De toute façon, il ne semble pas trop intéressé à continuer la conversation, et donc je laisse tomber. Il est assez tard, et il est presque l'heure de dîner. On a tous fini les études pour aujourd'hui. C'est pas mal ça, traîner avec des amis après les études. En fait il faut que je révise un petit peu plus, mais je vais m'en occuper plus tard. Pour le moment, je suis de bonne humeur et on va bien s'amuser. Mais en tant qu'étudiants de médecine, on ne parle que de cela.

--Eh François, j'espère que t'as bien étudié, hein ? crie Joseph de l'autre côté du salon. Je veux pas te planter à cette interro.

--T'inquiète, mec. C'était pas moi qui a oublié l'anatomie de base pendant le dernier examen.

On rigole. Il rougit. Et c'est vrai. Tout simplement, ce n'est pas pour sa mémoire qu'il est le plus connu.

--Sois prudent, François, conseille Jean-Baptiste. Si tu le stresses trop, tu lui donnes une tête vide !

--Tête vide ! N'importe quoi. Allez, casse-toi, Jean.

--On dirait Vidette, hein ? Comme tête vide, mais plus subtil.

--Non, non, non. J'accepte pas.

--Ah, comme t'es lourd, Vidette. Ou même Vi. Ah oui, c'est ça. Désormais, tu es Vi.

--Bien. Mais si j'accepte, je t'impose un surnom moi aussi, hein, Jean.

--Oui, vas-y.

--Alors, tu te souviens de la première fois où on s'est rencontrés ?

--Pas vraiment, mais vas-y, s'il te plaît. Continue.

Le nouveau Vi fait une petite pause avant de poursuivre.

--Alors, tu te rappelles pas ce dont on a parlé ?

--Non, pas du tout. Jean-Baptiste a l'air perdu.

--Ben alors, c'est dommage. T'as divagué du temps. Une conversation captivante, bien sûr. Donc, s'il vous plaît, levez-vous cher Monsieur.

Un sourire malin brille sur sa bouche. Il adopte une expression majestueuse.

--Désormais, vous n'êtes plus Jean-Baptiste. Je vous baptise Monsieur Soleil, maître du temps et des banalités.

Comme c'est stupide. Personne ne dit rien. Mais je ne peux m'empêcher de rire. Tout le monde se met à éclater de rire aussi.

--T'es un vrai con, Vi, dit Jean. J'assume. Je suis Monsieur Soleil. Comme notre cher ami Louis. On est cousins.

M. Soleil se tourne vers François.

--Et comment vous appelez-vous, monsieur ?

François fait non de la tête.

--Non, hors de question. J'assume pas vos surnoms de con.

--Mais François, lui dit Joseph. Ne fais pas comme ça.

--Non. Et si vous continuez à me saouler, je m'en vais.

Je me demande pourquoi il est si hostile à l'idée d'un surnom. En tout cas, l'ambiance est déjà cassée.

--Il est tard, je dis. C'est l'heure de partir.

François est tout à fait d'accord.

--Je me casse aussi.

Les autres râlent un peu mais il n'y a rien à faire. Jean-Baptiste et André décident de rester un peu plus de temps. On se dit au revoir, et on part.

Les rues dorment. Je n'entends presque rien sauf nos pas et des aboiements faibles au loin. Je regarde François.

--Pourquoi tu voulais pas de surnom ?

--J'sais pas, me répond-il.

J'attends quelque chose de plus, mais il ne dit rien.

--Si je t'appelle Frankie ? Hein ?

Il est évident qu'il désapprouve.

--Oui, d'accord. Mais on le garde secret. Seulement entre nous.

--Dans ce cas, pas mal.

On continue en silence. J'attends qu'on me donne un surnom, mais cela ne vient pas.

CHAPITRE SIX

Bagarre

C'est après-midi, et les cours ont terminé. Je n'ai pas vu mes amis depuis deux ou trois semaines. On est préoccupés par les cours, les projets, les études. C'est vraiment difficile de trouver du temps libre. J'attends mes amis près d'un arbre qui danse lentement avec le vent. Il fait gris, et un orage attend à l'horizon. Pas grand-chose, je pense, mais quand même je ne veux pas être à l'extérieur quand la pluie commence.

Les gars arrivent, un par un. François n'est pas encore là. J'engage la conversation en l'attendant. Les examens, les projets de groupe, les études comme toujours. C'est marrant, comment les grandes études de médecine deviennent si monotones avec le temps. On dirait même que c'est facile de temps en temps.

Enfin François arrive. Mais du loin je remarque qu'il marche de façon différente. Plus il s'approche de nous, plus je vois son visage. Et quelle horreur. Je n'ai jamais vu cette expression sur lui. Dire qu'il est fâché, frustré, ce n'est pas assez. Il me paraît que la haine rayonne de ses yeux, une force sans retenue. Il marche tout droit, et je m'écarte.

--Joseph !

Oh non. Un mauvais signe. Il appelle Vi par son vrai nom. On commençait à s'habituer à son nouveau titre. On s'habitue à tous les surnoms.

François avance d'un pas résolu. Joseph campe sur ses positions. Il n'a pas peur.

--C'est quoi ton problème, François ? Je savais exactement que tu réagirais comme ça, dit Joseph avec mépris.

François ne s'arrête pas. Il avance jusqu'à ce que son nez soit à moins de cinq centimètres de celui de Joseph.

--T'as foiré, toi ! Et c'est pas tout ça. Tu m'as fait foirer aussi ! Sale imbécile !

François hurle les insultes à Joseph, qui essaie de ne pas réagir. Mais il a l'air de bientôt craquer. Je vois la haine monter dans ses yeux, d'une force égale à celle de François.

--Tu sais bien que c'est pas de ma faute, répond-il fermement. Je sais ce que j'ai étudié, et j'ai fait ma part.

--Ne me parle pas comme ça, comme si c'était de ma faute.

Joseph en a assez. Il bouscule François.

--Vas-y ! hurle Joseph. Qu'est-ce que tu veux, hein ? Tu cherches une bagarre ? C'est ça ? Amène-toi voir...

Enfin les gars s'interposent. La tension baisse. Et je me rends compte que je n'ai rien fait. Je ne voulais rien faire non plus. Je voulais voir une vraie bagarre. C'est inexplicable, et je ne le dirais jamais à personne, mais j'attendais des coups et du sang. Je ne bouge pas.

Tout le monde se disperse. On n'a plus envie de se voir, ce qui est dommage. J'attends cette petite réunion depuis quelques jours. François s'allonge par terre avec une expression vide. Au moins sa colère s'est déjà dissipée. J'espère que c'est le cas. Je l'aide à se lever.

--Quelle bagarre, hein ? je lance pour plaisanter.

Il n'a pas l'air amusé.

--Arrête de déconner, me lance-t-il sévèrement. J'suis pas d'humeur.

On marche ensemble sans rien dire. J'ai peur de faire d'autres commentaires. Je remarque que cela nous arrive avec plus de fréquence. Où il n'y a que lui et moi, ensemble, sans aucun mot. Cela ne me plaît pas beaucoup. Je préférerais parler de choses vides de sens. Mais le silence me donne plus de temps pour réfléchir du moins.

Enfin François s'exprime.

--Tu sais pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi j'ai attaqué Joseph ?

--Non, pas vraiment, je réponds avec précaution.

--Cet imbécile a raté le projet ! Je m'y attendais en plus. Tu te souviens de la conversation d'il y a deux ou trois semaines, oui ? Je lui ai dit, il doit bien étudier pour l'examen. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Je suis puni pour son échec.

Moi je n'en suis pas trop sûr. Joseph avait l'air plutôt assuré qu'il a fait ce qu'il fallait. Et il sait bien qu'il a de temps en temps la tête vide. C'est son surnom, après tout. François poursuit sa diatribe, mais je ne l'écoute plus. Il a tout simplement besoin de s'épancher. Dès qu'il finira, tout ira bien.

--Eh, tu m'écoutes ?

Je sais bien que non.

--Ben oui.

--Alors tu me crois ? J'ai raison.

--Mais oui. Absolument.

--Tu vas m'aider ?

--À quoi faire ?

--Me venger de ce con.

J'hésite. François me regarde dans les yeux, en attente.

--Bien sũ.

CHAPITRE SEPT

Encore une lettre

Chère Alaina,

Ça fait du temps, n'est-ce pas ? Je t'écris pour me confier, comme je fais toujours. Comme je souhaite que tu sois là, juste à côté de moi. J'ai plein de choses à discuter, mais je ne veux en discuter avec personne sauf toi. Tu es la seule personne à qui je fais confiance en ce moment, parce que je me sens si perdu.

L'autre jour, j'ai assisté à une petite dispute entre mes amis. C'était François et Vi. François était tellement fâché. En fait je ne suis pas certain pourquoi, mais ce n'est pas important. Ce qui importe, c'est la petite bagarre. Je n'ai jamais vu François si furieux, hors de contrôle, rempli d'émotion. Pour être honnête, j'avais peur quand il s'est approché du groupe. Mais d'autre part, sa démonstration rare d'une telle colère m'a intrigué. Je ne pouvais pas bouger pendant que François et Vi se disputaient. Je voulais voir couler du sang, du contact, poing au corps. Je voulais voir éclater la violence, la colère. Donc je n'ai rien fait pour séparer les deux. Je n'ai rien fait sauf regarder.

Ce n'est pas tout. Après l'affrontement, il m'a posé la question si je l'aiderais à se venger contre Joseph. Et je lui ai dit oui ! Pourquoi ? Je n'ai rien à voir avec ce conflit. J'espère bien que François décide de ne rien faire vraiment. Peut-être que demain matin il aura tout oublié.

Qu'est-ce qui m'arrive ? D'où viennent ces pensées sadiques ? Je t'écris tout ça parce que je sais que tu me comprendras, mais quand même j'ai peur. J'ai peur de ce que tu penses de moi après t'avoir raconté cette histoire. J'ai peur de la personne que je

suis en ce moment. Je m'éloigne de toi, je suis sûr que tu as la même impression, mais c'est pas mon choix. Est-ce que ce sont les effets de la faculté ? Le fardeau des cours, des études, des examens, des amitiés, des rendez-vous, du temps loin de toi ? Quand j'étais petit, je n'avais jamais eu ces conflits. Je me sens perdu. J'ai besoin de ton aide, mais où es-tu quand j'ai le plus besoin de toi ?

Mes larmes tombent sur le gribouillage d'encre. Les lettres, les mots se brouillent de façon que personne ne saurait distinguer mes cris adressés à ma sœur absente. De toute façon, je ne l'aurais jamais envoyée. Je ne veux pas qu'elle me voie comme ça. J'en ai honte.

Je me mets debout et ramasse la lettre. Je regarde les mots brouillés sur la page. Et puis je la déchire. Je la déchire en petits morceaux. Est-ce la colère, la honte, le dégoût qui me pousse à le faire ? Je ne sais pas. Cela m'importe peu. Tout ce que je veux en ce moment, c'est oublier tout ce qui s'est passé. Je regrette d'avoir rencontré François, d'être devenu son ami, de n'avoir rien fait quand il a attaqué un ami.

Je jette les morceaux de papier dans la poubelle et j'éteins la lumière.

CHAPITRE HUIT

Une soirée malheureuse

Quelle heure est-il ? Je pense qu'il est assez tard, mais on s'en fiche. Je ne prends même pas la peine de regarder la montre. De toute façon, il est possible que je ne puisse pas la voir. La fin de la semaine, c'est pour s'amuser. On a beaucoup étudié pendant la semaine, on a beaucoup travaillé. On a travaillé très dur en fait. Peut-être trop dur. Où sont mes amis ? C'est un peu difficile de voir quand on s'amuse, n'est-ce pas ? Je regarde autour de moi. Tout autour de moi et il n'y a aucun signe de mes amis dans ce bar. J'espère qu'ils ne m'ont pas abandonné. Ce serait tellement triste pour moi. Je n'aime pas être abandonné. Je les cherche encore une fois. L'éclairage, c'est un gros problème à mon avis. Trop difficile de reconnaître les visages je crois. Ben voilà ! Ils sont là, près des toilettes. Je marche. Je marche très bien, sans difficulté en fait. Enfin mes amis et moi on est tous réunis. Ils me disent que c'est l'heure. Je ne suis pas trop d'accord mais ça va. On part tous en même temps.

Le soir est tranquille sauf le bourdonnement dans mes oreilles. Est-ce normal, ce bourdonnement ? Peut-être que je ne le remarque pas normalement. Je ne sais pas. En tout cas, ce n'est pas grand-chose. La rue est tranquille aussi, vide de gens. La lumière de la lune baigne la rue.

Je vois que François s'approche d'un homme qui est assis à l'écart. Pourquoi fait-il cela ? Moi je n'ai plus d'argent dans les poches. Un peu irresponsable, oui. Mais ce n'est qu'une seule fois que cela m'est arrivé. François sort un billet. L'homme tend la main pour le prendre, mais François le garde hors de sa portée. Est-ce qu'il est en train de

se moquer de l'homme sans-abri ? C'est plutôt méchant. Je ne me rappelle pas si François a beaucoup bu, mais en tout cas, je ne dirais pas que ce comportement est forcément normal. François n'est pas diabolique. Au moins, j'espère que non. Pour être complètement honnête, je ne le connais pas bien hors du cadre de la faculté. C'est son vrai caractère, quand il se moque des sans-abris ?

--Tu fais quoi, François ? Il en avait assez, oui ?

Je regarde les autres pour me soutenir. Ils haussent les épaules.

Il fait une petite pause. Il remet le billet dans sa poche et puis il se tourne vers moi.

--Rabat-joie, toi, me répond-il. C'était pas rigolo pour toi ? Quel dommage.

On continue dans la rue chez nous. Je veux me retourner, juste pour voir l'homme une dernière fois. Je jette un coup d'œil à François. Il a un petit sourire satisfait. Je garde les yeux sur le chemin devant nous. Je pense que j'ai bien fait, mais comment est-ce possible de me sentir si coupable ? Je veux croire que François est mon ami, mais en même temps il est vraiment difficile de me justifier s'il se comporte de cette manière. Je suppose que nos facultés de discernement sont toutes affectées. Je ne sais même pas si je vais me souvenir de ce qui vient d'arriver.

Je réfléchis. Pour bien faire, il faut faire quoi ? En fin de compte, je décide que je dois faire quelque chose.

--Je... je vais rentrer.

Tout le monde a le regard vide. Ils ne comprennent pas.

--Pour quoi faire ? demande Vi.

--Pour, euh... pour voir l'homme.

--Et pour quelle raison est-ce tu vas faire ça ?

C'est François qui me pose cette question. Pourquoi pose-t-il tant de questions ?

Je n'ai aucune réponse pour lui.

--Continuons. T'as rien à voir avec ce type. Allez.

Il montre du doigt tout droit. Je ne le suis pas. Il se tourne vers moi. Il n'a pas l'air content. François n'est jamais content. Je ne vois quasiment jamais ses dents sauf quand il mâche de la nourriture. Il me saisit le bras pour me tirer vers lui.

--Lâche-le, François. Il peut faire ce qu'il veut.

Quelle surprise. C'est Vi qui me défend. François se tourne de nouveau vers ce mec.

--On ne fait pas comme ça encore une fois.

--C'est à toi de décider.

Ils sont très proches. Très, très proches. J'imagine qu'ils peuvent sentir les souffles leur haleine. Ils continuent à se disputer comme la dernière fois. Maintenant ils parlent trop vite. Et ils hurlent. Un vrai brouhaha.

Tout d'un coup, François donne un coup de poing dans le ventre de Vi, qui n'était pas du tout prêt. Il tombe. Cela, c'était méchant. Et maintenant il se bat contre les autres aussi. Des coups de poings partout. Je ne peux plus suivre.

Ils m'appellent pour de l'aide. Ils m'appellent par mon nom. Mais je ne veux pas choisir entre mes amis. Si j'en choisis l'un, les autres vont me détester. Je ne veux pas choisir. Donc je ne choisis pas. Je cours. Je me dégage et je m'enfuis. Je cours et je cours loin du conflit.

Enfin j'arrive chez moi. Je suis tellement fatigué, mais je ne veux pas dormir. Pas encore. Le bourdonnement retourne. Je pense toujours à l'homme dans la rue. Pourquoi a-t-il décidé de s'y installer ce soir-là ? Je ne l'avais jamais vu. Mais je suppose que cela ne veut pas dire grand-chose. Je ne sors pas souvent, surtout pas dans les rues le soir. De plus je pense à François. Je le respecte vraiment. Ses capacités, son charme, je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. Mais il m'a montré ce soir que peut-être il est une personne un peu plus compliquée qu'il me paraît, au-delà de ce qui est évident. Est-ce que je réfléchis trop ? Je vais demander à François quand je le verrai. En fait je suis sûr qu'il a de bonnes raisons pour ce qu'il a fait ce soir.

Je me trouve dans un village étrange. Je ne vois que sept cabanes. Il fait assez beau, mais je ne sens pas du tout la chaleur du soleil. En effet, il fait un temps parfait. Mais malgré le temps, le paysage est morne. Les broussailles sont maigres et ternes, contrairement à la végétation de chez moi. La terre est rougeâtre et poussiéreuse. J'abaisse les yeux sur mes pieds. Pieds nus. Pourquoi est-ce que je ne porte pas de chaussures ?

Je regarde autour de moi. Il n'y a personne nulle part. Le village me semble abandonné. Je n'entends rien.

Je m'approche de la porte d'une cabane. La cabane est en bois et il semble qu'elle est vieille. Ce qui reste de la peinture est écaillée. Le porche ombragé cache le soleil. Il y a une petite fenêtre à droite, mais il fait trop sombre pour voir à l'intérieur. Je frappe.

--Y a quelqu'un ? Quelqu'un peut m'aider ?

Il me semble qu'il n'y a personne dans la cabane. Où suis-je ?

J'entends un bruit de l'intérieur de la cabane. Je frappe une fois de plus.

-- S'il vous plaît, je suis perdu et j'ai besoin d'aide.

Mais personne ne me répond. J'entends le bruit de nouveau. Une légère brise souffle sur le paysage. Je l'entends mais je ne sens rien. Enfin je décide d'entrer. Peut-être que je trouverai quelque chose d'utile.

Il fait sombre dans la cabane. Une autre fenêtre se trouve en face de la porte au fond de la cabane. Il y a peu de meubles. Une petite table en bois, trois chaises en bois. Un fauteuil à bascule en bois, quelques murs en bois. En fait c'est tout en bois ce petit village, je remarque. Et encore une fois j'entends le bruit dans la chambre à côté. C'est quoi ce bruit ?

J'entre dans la chambre. Il y a un lit au fond où est allongée une petite fille sous la couverture. Une fille toute seule dans cet endroit abandonné ? Je m'approche d'elle.

--T'es où, papa ? elle chuchote. J'ai besoin d'eau.

Évidemment je ne suis pas son papa, mais que devrais-je faire ? Je suis un intrus, mais il est clair qu'elle est dans le besoin. En fait elle me rappelle un peu Alaina. Je ne sais pas pourquoi.

--Tu as besoin d'eau ? Je t'en apporte. J'arrive tout de suite.

Je sors de la chambre et cherche un évier. Je ne trouve rien dans la cabane. Il n'y a que le fauteuil, les chaises et la table. Je sors de la cabane et je cherche tout autour du village. Rien. Aucune trace d'eau dans ce village. Comme c'est bizarre. Je retourne dans la chambre.

--Je n'ai pas pu trouver d'eau pour toi. Tu sais où je peux en trouver ? je lui demande du seuil.

Elle ne me répond pas.

--Dis-moi, tu as toujours soif ?

Je m'approche du lit. La fille a disparu. Mais où est-elle allée ? Comment est-elle partie sans me prévenir ?

Tout d'un coup j'entends des pas dehors. Quelqu'un est enfin arrivé ? Je me tourne vers la porte d'entrée. Elle s'ouvre et un homme entre. Il est tellement grand. De plus il a l'air pensif, et il n'a pas l'air étonné que cet étranger se trouve dans sa cabane.

--Mais qu'est-ce que vous faites là-bas ? Vous savez où vous êtes ? il me demande de façon inquiète.

--Je suis désolé, monsieur. Je suis perdu et j'ai besoin d'aide.

Il me regarde attentivement, comme s'il m'examinait. Il me fixe les yeux du regard et ses expressions me disent qu'il étudie mon âme et mes secrets. Cela me trouble un peu. Qui est cet homme ?

--Dites-moi, monsieur, il s'adresse à moi. Où pensez-vous être ?

--J'en ai aucune idée. Vous me posez la question comme si je savais. Je devrais le savoir ?

--Si vous réfléchissez bien, vous trouverez que vous le saviez depuis toujours.

--Excusez-moi monsieur, mais je ne comprends rien de ce que vous dites. Vous ne me semblez pas complètement logique.

Il glousse doucement et baisse les yeux. Je veux lui dire que je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes comme ça, mais je ne peux penser à une seule obligation qui me presse.

L'homme parle doucement et posément.

--Vous n'avez pas bien répondu à la question. Où êtes-vous ? Mais d'abord... s'il vous plaît.

Il fait un geste de la main vers le fauteuil à bascule.

--Asseyez-vous.

Je m'assieds. Il s'assied sur une des chaises près de la table.

-- Je vous assure, monsieur. Je n'en ai aucune idée.

--C'est pas grave. Vous vous trouverez dans peu de temps.

--Vous n'allez pas me le dire ?

--Non.

--Mais pourquoi ? Vous savez où on se trouve certainement. Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas me le dire ?

--Parce que c'est à vous de le faire.

Ses yeux flânent de mes yeux vers la fenêtre. Il fait une petite pause.

--Ils sont tellement en avance.

--Qui ?

Je me tourne vers la fenêtre. Une bande de gens s'approche de la cabane. Je ne peux pas bien voir leurs visages.

--Vous connaissez ces gens-là ? je lui demande.

--Oui. Vous devez partir maintenant.

--Mais où ? Je ne sais toujours pas où je suis !

--Comme je vous l'ai déjà dit, vous le découvrirez avec le temps.

--D'accord, mais je pars et vous restez ici ? Qu'est-ce qui vous arrivera ?

Il sourit comme si je venais de lui poser une question enfantine.

--Ils ne sont pas venus pour moi. En fait ils ne savent pas que j'existe, de plus ils s'en fichent.

L'homme regarde par la fenêtre encore une fois.

--Alors qu'est-ce que vous attendez ? Fuyez ! Fuyez vite !

Je me tourne vers la fenêtre du fond. Elle est entrouverte, je saute et je cours. Je cours plus vite que je n'aie jamais couru dans ma vie. Mais la terre semble avaler mes pas, comme les sables mouvants. Je me sens comme si je courais dans l'eau, mais je n'ose pas me retourner. Je cherche désespérément une cachette, n'importe quoi pour m'enfuir de ce qui me poursuit. J'entends leurs pas me rattraper peu à peu. Mais je n'ose toujours pas me retourner. J'essaie de courir plus vite mais je sens une sorte de force invisible me repousser. Je vois le fourré juste devant. Je n'ai aucun choix sauf de foncer dans le maquis et de continuer à courir. Mon seul espoir est de les semer.

Les branches crépitent sous mes pieds pendant que je passe par les feuilles mortes et les brindilles. Enfin je m'arrête. Je n'entends plus mes poursuivants. C'est presque silencieux, peut-être un peu trop silencieux. Il faut avancer quand même.

Je continue à errer. Le fourré s'étend à perte de vue. Je suis certain qu'ils ne me poursuivent plus, mais je suis quand même anxieux. Je suis complètement perdu. Tout d'un coup je sens une petite morsure à la cheville qui ne me fait pas mal. Je baisse les yeux. C'est un serpent. Il me regarde avec les yeux noirs et vides. Je lui donne un coup de

pied et je continue. Une vague de malaise me harcèle, mais je n'ai qu'à aller tout droit. Je n'ai fait que six pas quand je sens une autre morsure à la cheville. Je baisse les yeux de nouveau et voilà un autre serpent. Un coup de pied et je prends un peu de vitesse cette fois. Je commence à sentir plusieurs morsures, beaucoup plus fréquentes. Du fourré je suis encerclé de serpents. Ils s'alignent tout au long du chemin étroit à travers le maquis. Je ne vois pas d'autre issue. J'essaie de courir mais je ne peux pas. Mes jambes, mes pieds, tout mon corps entier a perdu la capacité d'aller plus vite. Je dois marcher lentement sur le chemin des serpents pour sortir finalement du fourré. La peur me saisit. Je commence à faire le premier pas. Un cri commence à transpercer le silence. L'ombre vient et cache la lumière. Le cri devient de plus en plus fort. Un grand serpent glisse sur le chemin devant moi.

--Vous vous vendez.

Je me réveille. Ma respiration est forte et je suis couvert de sueur froide. Ce n'était qu'un rêve. Un cauchemar qui n'a absolument rien à voir avec la vraie vie. Je jette un coup d'œil à la pendule. Presque six heures. Un peu trop tard pour me recoucher. Mais si je reste allongé pendant cinq minutes ce n'est pas grave.

CHAPITRE NEUF

La vie est dure

On est dimanche. Il a commencé à faire un peu froid. Moi je n'ai jamais aimé l'hiver. L'été a toujours été « ma saison » depuis l'enfance. La chaleur me rend heureux, et la longueur des journées me plaît beaucoup. Je pense que le temps affecte mon tempérament aussi. Je remarque que je trouve les études plus difficiles, les amis moins drôles. Je me demande si je peux peut-être faire des recherches sur ce sujet. Tout ceci serait intéressant.

Aujourd'hui j'ai décidé de m'éloigner de mes amis. Il ne s'agit pas de grand-chose, au moins pas encore. Il me faut une petite pause de leur présence de temps en temps. Je les aime bien, mais je trouve que si je passe trop de temps avec eux, ils me fatiguent. Ce n'est pas exactement une fatigue comme après de l'exercice, plutôt comme après une longue journée à la faculté ou au boulot, où on a très hâte de partir. Ce sentiment croît en intensité peu à peu. Au début, je peux bien l'ignorer. Si je ne les vois que de temps en temps, j'ai une sensation forte et positive, et je me sens vraiment vivant. On bavarde, on rigole, et tout est bien. Mais si les réunions deviennent trop fréquentes, je trouve que, peu à peu, j'en ai marre d'eux. Je n'aime plus ce dont on parle, les endroits où on va, même leurs visages commencent à m'ennuyer. Surtout François. Peut-être qu'il est le catalyseur sous-jacent. Plus je passe du temps avec lui, plus je remarque tout ce que je n'aime pas chez lui. Sans aucun doute, il est aimable et charmant. Il a bien maîtrisé le langage, et on dirait qu'il est une sorte de magicien en éloquence. Je pense souvent que ce n'est pas une bonne idée d'être si proche de lui.

Je suis allongé sur le canapé. Je viens de déjeuner, et maintenant je me repose un peu. Cela m'irait très bien si je pouvais faire la même chose avec les études. Pour la vie entière, cela m'irait aussi. Je ne me plaindrais pas du tout. Quand j'étais petit, je rêvais d'être adulte, de pouvoir faire des trucs adultes. Dans les rêves, j'avais un boulot tellement lucratif, une famille adorable, et c'était sublime. Parfois j'étais médecin, d'autres fois j'étais policier, businessman, homme politique, soldat même.

Ce qui manquait dans ces rêves, c'était le fardeau de la vie adulte. On dirait que je n'ai pas encore atteint l'état de « vrai adulte » vu que j'étudie toujours en tant qu'étudiant sans vrai métier, mais en parlant avec les profs et ceux qui travaillent dans ce domaine, ça ne change rien. C'est inévitable, et je ressens déjà la crainte. Quand j'y pense, je me sens impuissant, comme une feuille dans le vent. Sans ancre, sans raison d'être. Seulement à la dérive dans le vent de la vie. Si j'avais le choix de me laisser emporter sans souci, je le ferais. Mais j'ai ma famille, mes amis, ma sœur qui m'attendent. Je ne veux pas les décevoir.

Pour le moment, je vais rester ici. Cet après-midi passe tranquillement. S'il me faut porter ce fardeau, du moins je m'en occupe en me reposant. Je ferme les yeux, et je laisse mon esprit flâner. Si j'ignore les choses, la vie devient beaucoup plus facile. Aujourd'hui, c'est exactement ce que je fais. Je décide à cet instant-ci, je vais voler. Je vais aller à la dérive n'importe où, jusqu'au bout de mon imagination. Bien sûr qu'il reste les révisions à faire, mais elles doivent m'attendre de l'autre côté, sur l'autre rive. Je respire à fond. Inspiration, expiration. Inspiration, expiration. La chaleur du canapé me couvre.

Dans l'obscurité totale sous les paupières, il n'y a rien à faire. Le vide me libère. Je ne me concentre sur rien. Tous les soucis partent comme l'écoulement d'un fleuve. Je ne suis qu'un marin modeste, à la dérive, entouré de la mer démontée. Incontrôlable, j'étais tout prêt à mourir. Mais en ce moment, je me trouve sur un fleuve tranquille, avec aucune trace de danger. Les nuages s'éloignent avec chaque inspiration.

Le bateau a pris la forme d'un canoë en bois. À la fois tout petit et solide, il me servira bien. Je jette un coup d'œil sur le plat-bord. L'eau est claire, comme si elle n'existait pas. Je vois le sable doux sur le fond. Je lève les yeux. Je reconnais ce lieu, mais tout de même il me paraît différent. Le fleuve mène à ma maison d'enfance. Mais au lieu des maisons des voisins, il y a des palmiers et du sable. La maison est située toute seule sur cette île, sans rue, sans trottoir. Tout est tranquille. Doucement, le canoë se met sur la rive. Je descends. Tout de suite, je sens la terre molle. Les pieds nus, je ne porte pas de chaussures. Le sable est plus doux qu'il paraît, comme si je marchais sur du coton chaud. Je m'avance vers la maison.

Je frappe doucement à la porte. Les couleurs ne me saisissent pas, elles sont un peu plus ternies que dans mes souvenirs. Quand j'étais petit, chez moi, toute la vie venait de ces couleurs. C'est-à-dire que la joie, la tristesse, tous les sentiments tournaient autour de cet édifice. Les racines de ma vie d'enfance, et même de ma vie de maintenant, y germaient, y fleurissaient. Elle était pleine de vie, pleine de couleur, pleine de sentiments cette maison. Je frappe encore une fois.

J'attends quelques secondes. Enfin j'entends une voix de l'intérieur.

--Entrez !

Je connais bien cette voix. Est-ce que c'est possible ? Elle est vraiment là ? Je me précipite par-dessus le seuil, vers la cuisine, vers la table où j'ai passé beaucoup de temps. La table où j'ai fait tant de devoirs dont je ne me souviens plus. La table où j'ai pris tant de repas avec ma famille. La table où plusieurs souvenirs doux d'Alaina sont nés.

Et voilà. Assise à la table, elle me fait face. Si l'apparence de la maison a changé un peu, elle n'a pas du tout changé. Elle est exactement comme je m'en souviens. L'ange de mon enfance devant moi, comme un rêve. Ses yeux chaleureux sont baissés, lisant un livre comme toujours. Elle lève les yeux vers moi et elle sourit.

--Je t'attends depuis quelque temps. Ça fait longtemps, non ?

Tout à la fois, je ressens de la joie, du soulagement, du calme. Tous mes soucis s'enfuient immédiatement.

--Mais oui, trop longtemps.

Je m'assieds de l'autre côté de la table. Malgré sa dureté, la chaise en bois me reconforte. Enfin je suis chez moi.

--Alors, me lance-t-elle, dis-moi. T'es allé où ?

--Ben, à la faculté de médecine. Tu savais pas ? Je croyais que je te l'avais déjà dit.

--Mais oui, bien sûr ! Voilà le grand étudiant de médecine, mon petit frère, comme je le savais depuis le début ! répond-elle en souriant. Mais je parle pas de ça. Tu es absent depuis quelque temps. J'attends toujours, mais tu viens aussi plus souvent qu'avant.

Elle respire.

--Mais en tout cas je suis vraiment contente de te voir enfin.

J'arrête de sourire. De quoi parle-t-elle ? Elle me dit que j'ai disparu, mais elle ne fait également pas référence à l'intrusion mes études. Comme c'est bizarre, tout ce qu'elle me raconte.

--Je comprends pas. Je te vois pas parce que je fais des études ailleurs.

--Je pense que tu sais exactement ce que je veux dire. Rappelle-toi bien, je suis ta sœur. Tu m'as rassurée que tu serais toujours mon petit frère. Et je te connais bien. Plus que personne d'autre. Et tu devrais bien savoir que tu t'es éloigné de moi. Je vois tes lettres mais l'auteur n'écrit pas comme le frère que je connais. En fait j'avais du mal à te reconnaître pendant un instant quand t'es entré. T'as fort changé.

Ses paroles me frappent. Je n'ai rien à dire. Et pour être honnête j'avoue qu'elle a raison. J'ai changé depuis le début de mes études. Et je sais qu'elle ne va pas me le dire directement, mais il est fort possible que je la déçois. Ça me fait plus de mal que tout autre chose au monde.

--Je suis désolé, Alaina, je lui dis. Je sais bien que je t'ai déçu. Mais les études, mes amis, c'est tout...

Ses yeux me fixent. Malgré sa peine, son regard me rassure. Je veux demander pardon, mais j'ai du mal à trouver les mots.

--Je te comprends, mon frère. Je connais tes difficultés, ce que tu subis.

Elle saisit ma main et la serre doucement.

--Je serai toujours avec toi. Et toi, tu seras bientôt de retour.

Tout commence à s'effacer. Peu à peu, le sourire d'Alaina disparaît, ainsi que la table, la cuisine et les murs. Je fais de mon mieux pour tenir sa main.

J'ouvre les yeux. Au moment du réveil, j'ai senti la main de ma sœur dans la mienne. Il y a très peu de lumière. Je reste toujours allongé sur le canapé. J'ai dû dormir jusqu'au soir. Je remarque tout de suite que je suis affamé. Je me lève et j'allume. L'horloge me dit qu'il est presque dix-neuf heures. Voilà, il est vraiment l'heure de préparer le dîner.

CHAPITRE DIX

Le marché sans visage

Un jour je me rends compte qu'on n'est pas allé au marché depuis trop longtemps. J'invite le groupe à venir, mais seulement François accepte. Les rapports entre les membres du groupe ont changé. Pendant les semaines passées, c'est clair que les amis proches d'autrefois n'existent plus. On ne se parle pas aussi souvent, on ne sort plus ensemble toutes les fins de semaine. Mais en fin de compte, il est impossible de l'éviter complètement. On a toujours les mêmes amis, on étudie toujours à la même faculté, et on préfère toujours le même marché.

On se met sur le chemin. Pendant les premières minutes, aucun mot n'est prononcé. Le silence nous relie. Je n'entends rien que le bruit des pas, un rythme uniforme et constant, ainsi qu'un murmure occasionnel porté par le vent, qui raconte une toute petite histoire d'une conversation au loin. Dans les branches des arbres, le vent fait plus de bruit. Il siffle, chante les jours quand les arbres tout en formation n'étaient que des graines dans la terre, avec des grands rêves de pouvoir voir la lumière du soleil sur les toits.

François brise enfin le discours tranquille de la nature.

--C'est beau, non ? Les arbres, le calme comme ça.

--Ouais, tout à fait, je lui réponds. J'aime bien écouter le silence.

On n'y est pas encore arrivés, mais on entend le bruit du marché assez loin. C'est animé, bruyant. Les sons distincts portent bien à travers la rue. On arrive et il paraît que tout le monde a décidé d'y aller aujourd'hui. Maman dirait que les produits sont bons si

tout le monde les veut. J'ai l'impression que c'est la vérité. Sauf les pommes de François, je n'ai jamais acheté de mauvais produits de ce marché.

On flâne pour le moment. On n'est pas pressé. C'est la fin de semaine. Il n'y a pas d'examens pour quelque temps. Dans la foule, je repère quelqu'un qui me semble familier. Je reconnais la carrure, des mouvements. Comment est-ce que je reconnais cet homme ? Il est en train de déambuler vers nous. Comme il s'approche, enfin je sais d'où il vient. C'est l'administrateur qu'on a connu la première journée. Voilà, c'est lui en fait. Il s'appelait comment déjà ? J'oublie. J'essaie de me rappeler rapidement, mais c'est inutile. Je repense à ce premier jour, et effectivement c'est lui l'administrateur qu'on a rencontré. Mais son nom m'échappe toujours. Nous a-t-il dit son nom ? Je n'en suis pas certain.

Il passe juste devant nous. Je l'appelle, espérant qu'il nous reconnaîtra.

--Monsieur ! Monsieur ! Bonjour ! Quelle surprise de vous voir en dehors du campus, hein ?

Il s'arrête et nous regarde. Il a l'air embrouillé.

--Je m'excuse, mais est-ce que je vous connais ? Vous êtes d'ici ? nous demande-t-il.

--Mais oui, bien sûr ! je lui réponds. On est étudiants à la faculté. Nous nous sommes rencontrés au séminaire d'intégration. Vous vous souvenez pas ?

Je me tourne vers François, qui hoche la tête. Il hausse les épaules, et puis nous nous retournons vers cet homme bizarre qui nous a oubliés.

--Non, pas du tout. Je ne me souviens pas d'avoir parlé avec quelqu'un. En fait je ne crois même pas vous avoir déjà vus. Vous m'avez dit que vous êtes étudiants de médecine ?

Il fait une pause brève.

--Alors je suppose que vous m'avez reconnu comme administrateur. Mais c'est bien. Comment allez-vous ? Tout va bien ?

Il n'attend pas nos réponses avant de jeter un coup d'œil à sa montre. Elle a l'air tellement chère.

--Excusez-moi, je suis en retard. Je n'ai pas vu le temps passer. Quelle bêtise, hein ? Bonne chance pour les études.

Et sans attendre nos réponses, ou même un seul mot, il s'en va à toute allure. Le mouvement du marché avale son corps, et bientôt il a complètement disparu, comme s'il ne s'était jamais tenu devant nous.

Je regarde François. Il ne dit rien. Il a l'air dérangé, même un peu énervé. Je lui demande ce qui ne va pas.

--J'aurais pensé qu'il se souviendrait de moi, dit-il tout simplement.

--Alors je pense pas qu'il sait mon nom. C'est marrant, hein ?

Il ne me répond pas. Un autre jour ensemble, gâché par quelque chose d'inattendu. Tant pis. On décide de rentrer chez moi.

CHAPITRE ONZE

Enfin

Chère Alaina,

Je t'écris d'une chambre sale et en désordre. Si tu étais là, tu ne me laisserais pas continuer à moins que je nettoie tout. Je te promets, c'est pour bientôt. Pour le moment, je veux t'exprimer mon soulagement. On est arrivé à la fin de l'année scolaire. On nous donne deux semaines de vacances avant de reprendre les cours. Quelques étudiants disent que ce n'est pas du tout assez, mais moi, je dis que c'est trop. J'ai hâte de continuer. Après que François a quitté le groupe, tout a changé. Au début, c'était tellement bizarre de nous voir et de parler sans lui. Évidemment, il était une grosse partie de la dynamique du groupe. Toutefois, puisqu'il n'était pas là pour monopoliser les conversations et les interactions, on a commencé à mieux se connaître. Dans un sens, on avait la chance de recommencer. Maintenant je me sens moins seul.

Est-ce que je t'ai déjà dit pourquoi il nous a quittés ? En fait, je n'en suis pas certain. Je suppose que les petites bagarres ont influencé un peu sa décision un peu. Mais il est le genre d'homme à qui on permet de rester même après ces choses. Les dernières fois où je l'ai vu, il avait l'air préoccupé. Je lui ai demandé plusieurs fois ce qui n'allait pas. Chaque fois c'était quelque chose de nouveau. Il a mentionné l'administrateur, les notes, les profs, et cetera. J'ai l'impression qu'il voulait faire mieux. Dans le sens où ses notes n'étaient pas extraordinaires comme d'habitude, mais je me doute qu'il s'agit un peu des personnes du groupe aussi. Faire mieux avec les amis, comme s'il voulait trouver des gens qui iraient plus loin pour lui.

Pour être honnête, ce n'est pas grave. Ça m'est égal. Il peut faire tout ce qu'il veut sans nous. Je m'en fiche. Je commençais à ne pas l'aimer en tout cas. Est-ce que je mens en disant ça ? Peut-être. Tout ce que je sais, c'est qu'il sera toujours un homme mystérieux. Je ne l'ai jamais compris. Mais en fin de compte, il n'y a pas de soucis pour moi. Il s'en est allé, et je ne compte pas le voir bientôt.

Je fais une pause. Est-ce vrai, ce que j'écris ? Suis-je complètement honnête ? Je n'ai aucune raison de mentir dans ces lettres. Je pose le stylo. Je vais réessayer plus tard. Pour le moment, j'ai faim. Je me lève pour prendre quelque chose à manger.

BIBLIOGRAPHIE

- Brazeau, Chantal M. L. R., et al. "Relationships Between Medical Student Burnout, Empathy, and Professionalism Climate." *Academic Medicine*, vol. 85, no. 10, Oct. 2010, p. S33. *journals.lww.com*, doi:[10.1097/ACM.0b013e3181ed4c47](https://doi.org/10.1097/ACM.0b013e3181ed4c47).
- Dreyfuss, Joel. "The Root: The Dangers Of Nostalgia In Haiti." *NPR*, 20 Jan. 2011, <https://www.npr.org/2011/01/20/133076329/the-root-why-its-dangerous-to-be-nostalgic-in-haiti>.
- Dyrbye, Liselotte N., et al. "Personal Life Events and Medical Student Burnout: A Multicenter Study." *Academic Medicine*, vol. 81, no. 4, Apr. 2006, pp. 374–84.
- "Faculté de Médecine et de Pharmacie/ École de Biologie Médicale (FMP/EBM)." *Université d'Etat d'Haïti*, 13 Jan. 2020, <https://ueh.edu.ht/faculte-de-medecine-et-de-pharmacie-ecole-de-biologie-medicale-fmp-ebm/>.
- Fares, Jawad, et al. "Stress, Burnout and Coping Strategies in Preclinical Medical Students." *North American Journal of Medical Sciences*, vol. 8, no. 2, Feb. 2016, pp. 75–81. *PubMed Central*, doi:[10.4103/1947-2714.177299](https://doi.org/10.4103/1947-2714.177299).
- Hansell, Maggie, et al. "Temporal Trends in Medical Student Burnout." *Family Medicine*, vol. 51, no. 5, STFM, 2019, pp. 399–404. *journals.stfm.org*, doi:[10.22454/FamMed.2019.270753](https://doi.org/10.22454/FamMed.2019.270753).
- Krebs, Albin. "Papa Doc, a Ruthless Dictator, Kept the Haitians in Illiteracy and Dire Poverty (Published 1971)." *The New York Times*, 23 Apr. 1971. *NYTimes.com*, <https://www.nytimes.com/1971/04/23/archives/papa-doc-a-ruthless-dictator-kept-the-haitians-in-illiteracy-and.html>.
- Laferrière, Dany. *Tout bouge autour de moi*. Grasset, 2011.
- Lundahl, Mats. "Papa Doc: Innovator in the Predatory State." *Scandia: Tidskrift För Historisk Forskning*, vol. 50, no. 1, 1984.
- Pozzo, María Isabel. "Intercultural Communicative Competence and Medical Students from Haiti: The Case of the Faculty of Medical Sciences at National University of Rosario, Argentina." *Procedia - Social and Behavioral Sciences*, vol. 132, May 2014, pp. 708–14. *ScienceDirect*, doi:[10.1016/j.sbspro.2014.07.006](https://doi.org/10.1016/j.sbspro.2014.07.006).
- Shem, Samuel. *The House of God*. BERKLEY, 1978.
- Trouillot, Michel-Rolph. *Haiti: State Against Nation*. Monthly Review Press, 1990.